

Ce pour quoi je marche

Claude Bernier



Claude Bernier

Ce pour quoi je marche

© Claude Bernier, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1259-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Après avoir parcouru seize chemins de Compostelle, tous des parcours différents, je ressens le besoin de faire le point. Parfois, des personnes me demandent : *Pourquoi aller marcher si loin, dans des pays étrangers où les gens ne parlent pas notre langue ? Le Québec est un beau pays. Tu pourrais aller faire des randonnées dans les parcs.* En toute honnêteté, je n'ai pas vraiment de réponse. Pourtant, chaque année, quand revient le printemps, je lance le gros sac sur mon épaule, reprends l'avion vers un pays européen et je me répète à moi-même : il est long, très long, le chemin vers la paix intérieure, la sérénité. À chaque fois que s'ouvre devant moi un chemin, j'entends la voix d'Héraclite, un philosophe grec qui a vécu cinq cents ans avant notre ère :

« Tu ne trouveras pas les limites de ton âme, même en parcourant toutes les routes, tant son sens est profond. »

En 2015, au moment d'entreprendre mon dernier chemin, la traversée du pays basque espagnol, de *Santo Domingo de la Calzada* à *Irún*, dès la sortie du premier village, j'ai décidé de jeter à la poubelle toutes les informations que je possédais et de continuer mon chemin dans une aventure totale, sans guide, sans réservation. Je n'ai gardé qu'une simple feuille de papier qui indiquait la direction à suivre pour me rendre à *Irún*. Bravade ? Désir d'aventure ? Un geste rapide, sans préméditation ! Malgré tout, un geste que je n'ai pas regretté par la suite.

Je partais sans information, sans aucun plan, seulement une orientation à suivre : nord-est. Devant moi, des montagnes, des montagnes, à perte de vue.

En cours de route, j'ai cherché à comprendre mon geste. La première explication qui m'est venue à l'esprit : j'avais besoin, pour ce dernier chemin, de faire un pas de plus, de me dépouiller de tout ce qui rassure un pèlerin et de marcher la tête haute dans ce pays inconnu dont j'ignorais le moindre mot. Je voulais vivre une aventure pleine et entière !

Pourtant, le dépassement, n'était-ce pas là la marque de mes autres chemins ? Partir seul sur un chemin de Compostelle, c'est sortir de son

confort, aller vers soi, aller vers les autres, ouvrir ses yeux et ses mains à de nouvelles réalités. Une aventure de la sorte exige beaucoup de la personne qui s'y engage. Partir de chez soi, à 76 ans, se rendre seul en Europe, affronter les difficultés du chemin : les situations inconnues, le vent, la pluie, la fatigue, la promiscuité des gîtes. C'était déjà beaucoup.

Je venais de parcourir le *Camino del Ebro* avec mon ami belge, Roger Thomas, vingt jours de marche dans une région aride où l'hébergement se faisait rare, où la solitude était totale (pas un seul autre pèlerin).

Puis, notre randonnée autour du Finistère, de *Santiago* à *Muxia*, en passant par *Fistera* avait pesé lourd sur nos épaules. Sans vouloir l'admettre à voix haute, nous savions que nous parcourions un dernier chemin ensemble. Notre aventure, après tant de kilomètres à partager les mêmes gîtes, les difficultés du parcours et les souffrances physiques, allait se terminer à notre retour à *Santiago*. De fait, le lendemain, après une dernière accolade, Roger prenait l'avion pour Bruxelles et moi, le train, pour *Burgos*. Quatre jours de marche sur le *Camino Francés* me permettraient de me rendre à *Santo Domingo de la Calzada* pour entreprendre la traversée du pays basque espagnol.

Durant huit jours, dans ce magnifique décor de montagnes du pays basque, cette interrogation n'a cessé de m'obséder : pourquoi avoir fait tous ces chemins ? Si je les mets bout à bout, c'est plus d'une année entière de ma vie qui s'est envolée avec la poussière des sentiers. Depuis longtemps, je ne compte plus les kilomètres qui se sont accumulés au cours de ces années. Et que dire de mes beaux souvenirs, de mes belles rencontres et de toutes ces expériences vécues... Dès que je ferme les yeux, tout revient à la mémoire, l'émotion m'envahit, les images se superposent ! Si les gens qui s'ennuient dans leur maison, dans leur voiture luxueuse, dans les allées des grands magasins et qui ne savent quoi faire de leurs moments libres, si tous ces gens voyaient ce qui défile dans ma mémoire...

Je ne pourrai jamais tout raconter...

En Espagne, seul, au milieu de nulle part, la nature étant le seul témoin de mes pas, je me suis senti tellement bien, tellement libre, tellement serein au milieu de ces vastes solitudes ! Quoi de mieux que de tenter de les partager

avec ma famille, avec mes amis et avec les gens de mon âge, à mon retour au Québec.

Je sais qu'il n'est pas facile d'ouvrir son âme à une personne qui regarde ailleurs pendant que je lui parle, de vouloir tout raconter quand les mots ne représentent rien pour la personne qui m'écoute d'une oreille distraite.

Mon ami Frédéric Dion pour qui j'ai écrit le récit de sa longue excursion à travers le Québec, « De la Mauricie à la baie d'Ungava en kayak », me répétait souvent : « Il est impossible de raconter son aventure à quelqu'un qui n'a jamais vécu une aventure. » Cette affirmation toute simple, de nombreux pèlerins en prennent conscience à leur retour au Québec après leur longue marche.

De fait, partager des faits vécus n'est jamais facile. Pourtant, après avoir publié trois de mes récits aux éditions Arion, j'ai reçu beaucoup de témoignages de personnes qui ne s'étaient jamais rendues sur un chemin de Compostelle. Leur enthousiasme m'incite à continuer. De plus, je connais des gens qui aimeraient ou auraient aimé faire un de ces chemins, mais des circonstances les ont empêchés de partir jusqu'à maintenant. Je pense également à ceux qui songent à prendre, un jour, le bâton du pèlerin et qui n'attendent qu'un coup de pouce pour faire le premier pas. C'est pour eux tous que j'écris. Pour ceux aussi à qui je vais tenter d'expliquer les motifs, les actions de ma vie qui m'ont amené à prendre la décision de partir, de recommencer chaque année pendant près de vingt ans une aventure toujours nouvelle sur un chemin de Compostelle. Je demeure très humble, car je ne suis pas certain de réussir à expliquer l'essentiel de ma démarche. Il n'est pas facile de tout justifier, surtout pour ce qui concerne le plus profond de son âme. Comme dit le Petit Prince : « L'essentiel est invisible. »

Durant mon cours classique, mon professeur de rhétorique nous avait demandé, un jour, de réfléchir et de rédiger un court texte à partir d'une petite phrase que La Bruyère avait écrite dans son introduction à son livre Les Caractères, en 1688 : « Je suis né trop tard dans un monde trop vieux, il y a des hommes sur la terre depuis trois mille ans, et qui pensent. » Je me rappelle que les mots avaient jailli spontanément, en abondance, concernant l'importance de l'écriture, la nécessité de verser sur la page blanche ses

pensées, ses réflexions et tout ce que la vie nous a apporté, avec ses joies et ses peines. L'écriture est un miroir qui laisse entrevoir les zones cachées de notre âme et nous permet de faire quelques pas sur la piste qui conduit vers une prise de conscience plus profonde de ce que nous sommes, chacun de nous. Les anciens Grecs avaient bien compris cette idée. C'est pourquoi les concepteurs du temple d'Apollon à Delphes avaient gravé sur le fronton de l'édifice cet adage bien connu des philosophes de leur époque: « Connais-toi toi-même. »

Mon accident

CE POUR QUOI JE MARCHE, c'est avant tout pour survivre. Je m'explique.

Le 17 novembre 1958, un grave accident a failli mettre fin à mes jours et a donné une nouvelle orientation à ma vie. Les conséquences se font sentir encore aujourd'hui. Comme j'ai déjà raconté les faits dans un autre de mes textes, je me contenterai ici d'un bref rappel de l'événement.

Le rouleau du collège qui servait à égaliser le sol afin d'installer les patinoires extérieures pour l'hiver m'a passé sur tout le corps. Inconscient, l'ambulance m'a conduit d'abord à l'hôpital régional d'Arthabaska, puis à celui de Saint-François d'Assise à Québec. C'est là, deux mois plus tard, que je me suis réveillé lentement pour une nouvelle vie.

Le retour à la normale ne se fit pas dans la facilité. L'oreille droite, le nerf auditif sectionné, ne pouvait plus remplir sa fonction. Une partie de ma joue gauche était restée sur la terre gelée du sentier, creusant une plaie ouverte qui exigeait d'épais bandages. Mes dents étaient fixées dans un carcan de métal pour leur permettre de reprendre racine. Comme les colimaçons de l'oreille interne avaient été broyés par la charge, je n'avais plus aucun équilibre. Ma jambe gauche, particulièrement endommagée, me faisait beaucoup souffrir. Gonflée comme un ballon à l'hélium, elle n'acceptait plus de porter mon poids, pourtant une vie très intense s'y développait. Les veines, les nerfs, les muscles, chaque partie travaillait à sa façon, cherchant à retrouver sa place et sa fonction. Il suffisait d'un simple toucher de la main pour sentir au bout des doigts l'animation d'une véritable centrale électrique.

Cependant, malgré la gravité de mes blessures, aucune chirurgie n'est venue contrecarrer le travail de la nature. Mon corps s'est refait par lui-même. Cela m'a servi de leçons pour le reste de ma vie. Depuis ce temps, si un petit malaise survient, je puise toujours dans mes forces internes pour assurer ma guérison.

À la fin de mars, je quittais l'hôpital sur une chaise roulante, sachant que je ne pourrais plus marcher. Mon médecin traitant m'avait bien expliqué la

situation. Restait à préparer mon esprit et ma volonté à cette nouvelle réalité : mon corps avait été trop brisé.

Ma condition de personne infirme, je ne l'ai jamais acceptée. Dès mon arrivée à l'infirmerie du collège, j'ai décidé d'entreprendre une longue bataille avec moi-même pour survivre, pour retrouver une vie qui convenait à mes projets. Ce n'était pas vrai que j'allais rester ainsi toute ma vie.

Les débuts furent pénibles. Les moindres mouvements entraînaient des douleurs intenses. De la tête aux pieds, mon corps devenait un vaste laboratoire où chaque muscle devait remplir sa fonction, accomplir la tâche que je lui demandais. Malgré la souffrance, les douleurs de toutes sortes, je luttais jusqu'à l'épuisement, à tous les instants. Mon travail de rééducation était devenu la seule préoccupation de mon esprit. À force d'efforts et de lutte, j'ai réussi à passer de la chaise roulante à mon lit et vice versa. Puis, j'ai commencé à me déplacer d'une façon autonome avec mon petit véhicule à travers le collège.

Il m'a fallu un an et demi pour réapprendre à marcher, passant de la chaise roulante à la marchette, de la marchette aux béquilles, des béquilles à la simple canne de l'infirmier. Puis, un jour, en été, alors que mes amis étaient partis en camping, je suis descendu, seul, sur les bords de la rivière et là, dans un geste rageur, j'ai lancé ma canne dans le cours d'eau. En revenant vers le collège, je suis tombé à plusieurs reprises, mais je n'ai jamais repris une canne.

En septembre, après avoir tempêté à maintes reprises, j'ai réussi à obtenir un poste d'enseignant à Windsor Mills en Estrie. Dès ma première journée de classe, j'ai expliqué mon accident à mes jeunes élèves de douze ans. Le geste a touché leur cœur. Ces vingt-six jeunes garçons m'ont grandement aidé à faire de cette première année d'enseignement, un véritable succès.

Puis, en septembre de l'année suivante, mes bonnes notes obtenues en grec et en latin, en classe de rhétorique, m'ouvraient les portes d'un collège classique, d'abord à Victoriaville, ensuite au collège Saint-Laurent, à Montréal. Et finalement, j'ai enseigné pendant trente-cinq ans, une carrière complète, si je peux dire ainsi.

Durant toutes ces années, mon accident continuait à faire sentir ses effets.

J'ai pris l'habitude de marcher dans ma classe tout en enseignant. Mon corps ne me permettait pas de rester assis. Il fallait que j'assure la circulation du sang. Le soir, après avoir corrigé les textes de mes élèves et préparer ma classe du lendemain. Je devais aller prendre une marche pour connaître une bonne nuit de sommeil.

Le médecin traitant que j'avais revu quelques années après mon accident au moment d'un contrôle de santé avait été formel : la marche devait devenir pour moi une activité quotidienne si je voulais continuer à vivre. J'ai suivi ses conseils à la lettre : cet exercice physique s'est intégré à la réalité de ma vie.

Durant une année sabbatique en France, je faisais de longues excursions en montagnes. Un midi, assis sur une pierre pour manger mon sandwich, j'avais été rejoint par deux randonneurs français. Durant la conversation, ils m'avaient parlé pour la première fois de Saint-Jacques de Compostelle : des chemins millénaires qui traversaient toute l'Europe et qui convergeaient vers l'ouest de l'Espagne. Cette conversation n'avait pas eu de suite.

Au début de ma retraite, une amie qui avait assisté à une conférence sur Compostelle avait réveillé en moi des souvenirs lointains. Elle m'avait apporté des feuillets d'information. Le projet m'intéressait. Avec l'aide du responsable de l'association des amis et pèlerins de Saint-Jacques, j'ai préparé mon gros sac et l'année suivante, je partais pour Puy-en-Velay en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle. Quelques amis qui connaissaient mon passé m'avaient fortement déconseillé d'entreprendre cette aventure. Je leur répondis simplement que j'allais voir. Avec un billet d'avion ouvert, je pouvais revenir au pays à tout instant.

Dès les premières journées de marche, le mal est revenu dans ma jambe gauche, celle qui avait été complètement brisée en 1958. J'ai commencé à penser que mon aventure n'irait pas très loin. J'allais devoir m'arrêter bientôt et revenir au Québec.

Et puis d'autres problèmes sont venus s'ajouter à une situation pas très enthousiasmante. Un dimanche soir, à Aumont-Aubrac, le petit groupe de marcheurs qui m'accompagnait s'est arrêté à un bar pour le souper. Chacun fit d'abord un bilan négatif des cinq jours de marche que nous venions de